

Anthony G. R. Caillet

**TREVOR PAYRE**  
**UNE VIE DE RÊVE**

**Roman**

*Atramenta*



# Chapitre 1

Les rayons d'un timide soleil matinal s'immisçaient doucement à travers les volets entrouverts de la chambre de Trevor Payre, un riche homme d'affaires d'une trentaine d'années. Une chance incroyable couplée à son talent pour faire fructifier son pécule lui avait ouvert les portes de la bonne fortune. Quelques risques inconsidérés et un héritage important, telle la couronne d'un empire, y avaient aussi contribué.

Aux huit heures sonnantes, le réveil se déchaîna dans une cavalcade de bips dans la chambre. D'un geste lourd, Trevor tapota sur l'appareil au bruit infernal, qui se tut à la seconde pression. Nullement dérangé, le trentenaire se laissa replonger dans un sommeil abyssal. La sonnerie n'avait pas plus incommodé la jeune demoiselle qui accompagnait l'endormi. Elle rêvait au milieu des draps de soie telle une princesse des contes de fées après une nuit des plus tumultueuses. Sa chevelure d'airain s'étendait gracieusement sur son oreiller.

Tandis que d'une grâce angélique, elle semblait faire corps avec la literie, son amant s'enfonçait grossièrement dans le matelas, le visage au creux de l'oreiller, le bras gauche encore posé sur le réveil et la jambe pendant dans le vide, laissant à l'air une fesse hâlée visiblement taillée dans le roc.

Aux alentours de huit heures et quart, quelqu'un toqua poliment, puis entra quelques secondes plus tard. C'était un sexagénaire à la droiture qui ferait pâlir un « i », à la chevelure grisâtre ordonnée à la perfection et au regard sérieux en harmonie avec sa figure. Il portait un costume de grande classe, comme

taillé au millimètre. Il toussota en toute bienséance, puis adressa quelques mots au propriétaire des lieux.

— Monsieur ? Monsieur Payre ? Sans vouloir vous offenser, je vous conseille de vous réveiller.

— Hein ? Hum... Je ne dors pas, je réfléchis, marmonna-t-il péniblement.

— Je ne souhaite aucunement juger de vos pensées, que j’imagine fort importantes, mais il serait préférable de vous ôter du lit, pour éviter quelque regrettable désagrément dû à un retard dans votre emploi du temps.

— Hibert, le matin, parlez plus simplement, répondit Trevor d’une voix étouffée et nasillarde.

— Monsieur, vous êtes en retard, me semble-t-il.

— Quelle heure est-il ?

— Bientôt huit heures et dix-huit minutes, Monsieur.

— Tant mieux, mes hommages à votre femme.

— Mais, Monsieur... Vos actions à la bourse de Paris ont apparemment subi une baisse de 8,4 %.

— Quoi !? cria-t-il en sautant du lit. Mes actions !?

— Que Monsieur me pardonne, ce n’était qu’une vilaine ruse pour vous réveiller.

— Quelle heure il est ? demanda-t-il en regardant son réveil. Déjà !? Ah ! s’exclama-t-il en se précipitant vers le fameux Hibert.

— Monsieur, je ne saurais vous ordonner, mais pourriez-vous vous habiller un tant soit peu, pour éviter cette tenue d’Adam légèrement inconvenante ?

— Oh, cher Hibert, je n’ai rien que votre vue ignore. Bon, comme d’habitude, petit-déjeuner au salon, costume devant la salle de bain. Ne dérangez pas la demoiselle. Si elle se réveille rapidement, dirigez-la vers la salle d’eau à côté, je prends celle de l’étage. Enfin, vous ferez le ménage avant midi. Bon courage.

Trevor courut donc vers l’étage, puis se doucha. Il sortit peu après, une serviette de bain à la taille. Une dame, l’image féminine d’Hibert, l’attendait avec son costume dans les mains. Il

prit ses affaires et retourna dans la salle de bains pour s'habiller, puis en sortit deux minutes plus tard, à moitié débraillé, pour se diriger vers le salon.

Cette dernière était une pièce assez spacieuse, d'environ trente mètres carrés, sobrement décorée. À peine attablé, la dame au costume lui servit un bol de café, avant d'y ajouter du lait et deux sucres. Quelques tartines l'attendaient à sa droite et un verre de jus d'oranges pressées arriva bien vite.

Hibert, le majordome, attendait patiemment à deux mètres de Trevor, pour débarrasser lorsque le frugal repas serait terminé. Régulièrement, le maître de maison regardait en direction du long couloir à sa gauche, qui menait aux chambres du rez-de-chaussée, avec la sienne à l'extrémité, et à la salle de bain.

— Hibert ?

— Oui, Monsieur ?

— Cinquante euros qu'elle dort encore et qu'elle ne viendra pas déjeuner. La nuit a été épuisante pour elle, vous savez.

— Tenu, Monsieur.

Quelques minutes plus tard, la jeune femme vint à la table, sans maquillage et les cheveux encore humides.

— Rah, perdu !

— Monsieur, elle s'est levée alors que vous étiez dans la salle de bain.

— Un jour, je gagnerai, Hibert ! Je gagnerai !

— Si vous le dites, Monsieur.

— Bon, comme à chaque fois, vous piocherez dans le coffre. Vous avez la clé, de toute façon.

— Oui, Monsieur. Bien, Monsieur.

— Vous... Vous avez parié ? demanda timidement la jeune femme.

— Oui. J'ai parié que tu serais encore au lit... Ça va, bien dormi ?

— Ça va, oui. La nuit a été courte, mais j'ai bien dormi.

Un peu gêné, Hibert toussota respectueusement et détourna le regard. Trevor, fier comme un coq, lui sourit du coin de la bouche.

— Au fait, continua Trevor avec la moitié d'une tartine dans la bouche, c'est quoi ton nom, déjà ?

— Ben, Abigaëlle, pourquoi ? Tu ne t'en souviens pas, Kyle ?

— Hi, hi, fit Trevor en regardant de nouveau son majordome.

— Monsieur, vraiment...

— Hibert, chuchota-t-il alors que l'homme visé s'approchait. C'est une employée ?

— Non, je ne crois pas. Vous êtes sorti, hier soir.

— OK. Abigaëlle, moi c'est Trevor, Trevor Payre. Moins classe, forcément.

— Pff... souffla-t-elle simplement.

— Oh ! un peu plus d'enthousiasme, Abi chérie. Tu étais plus souriante quand j'avais ma langue entre tes cuisses !

La jeune femme rougit et voulut lui rendre la pareille.

— Et toi moins bavard quand j'avais ton sexe entre les lèvres, Trevor chéri. Ou quand je le glissais entre mes seins humides !

— Et te rappelles-tu quand je tenais tes hanches pendant que mon chibre fricotait avec tes lèvres inférieures ?

— Monsieur... Cette fois encore, vous n'avez guère le luxe de prendre davantage de retard. Alors maîtrisez votre ardeur.

— Taisez-vous. Alors ? Tu te souviens de ton mont-de-vénus gonflé de plaisir ?

— Oui, je m'en souviens. Autant que de ta respiration hale-tante quand je sautillais sur ton corps allongé, sur ta verge gonflée de désir.

— J'ai chaud. Gilberte, deux glaçons dans mon jus d'orange.

— Tu avais chaud, aussi. Et quand tu me tenais en position de brouette taïwanaise ? C'était bon, ça, aussi.

— Absolument, fit Trevor, en déglutissant le plus froidement possible. Maintenant, finissons de manger. J'ai un boulot qui m'attend.

Pendant le reste du petit-déjeuner, presque dans le silence,

quelques clins d'œil et une poignée de sourires donnèrent envie à Trevor d'accumuler un peu plus de retard, mais il tint bon.

À la fin, il se leva, se crispa comme un T et une femme, différente de la femme au costume, arriva pour corriger son allure négligée : pantalon ajusté, chemise convenablement boutonnée, veste soigneusement ajoutée, puis chaussures cirées et brossées sans défaut. Autonome, Trevor mit seul sa cravate, préalablement nouée par son majordome.

— Mon bon Hibert, combien de retard ce matin ?

— Environ vingt-sept minutes, Monsieur.

— Bien, j'arriverai tout juste pour la fin de la première réunion. Comment vont mes yeux ?

— Affreusement injectés de sang, Monsieur.

— Je m'y attendais. Lunette de soleil ! s'exclama-t-il en frappant deux fois dans ses mains.

Aussitôt, l'homologue féminin d'Hibert apporta un coffret d'ébène, dans lequel était posée une paire de lunettes de soleil, sur un coussin de velours.

— Gilberte, apportez tout le bon soin nécessaire à la demoiselle.

— Comme d'habitude, Monsieur. Maquillage, coiffure, habillage.

— Abigaëlle, tu aimes le bleu ?

— Hum... M'ouais. Mais je préfère le rouge.

— Entendu. Gilberte ? Les rubis.

— Compris.

— Bon, Hibert, prévenez Horace, qu'il prépare la voiture. Je dois passer aux toilettes...

— C'est ton boss qui va pas être content, rigola Abigaëlle. Tu vas te faire virer, avec ton retard.

— Impossible, c'est moi le boss, conclut-il avant de courir vers la pièce des besoins pressants.

Peu après, il s'en alla en limousine de marque allemande, pour se rendre à son travail, à une vingtaine de kilomètres. Sur le chemin, il passa un coup de fil au majordome.

— Et là, combien ?

— Trente-sept minutes, Monsieur. À ce soir, et une très bonne journée, Monsieur.

— Merci, à vous aussi. Profitez de la piscine... enfin vous avez l'habitude, dit-il avant de raccrocher. Horace, il faut presser l'allure. Je suis en retard sur mon retard acceptable.

— Bien, mais il y a un radar un peu plus loin.

— Avant ou arrière ?

— Arrière.

— D'accord.

Comme prévu, la voiture passa à vive allure à proximité du piège à chauffard. Trevor eut le temps de sortir partiellement par la fenêtre, histoire de faire un signe évocateur, avec son bras et son majeur, à la fameuse boîte à photos.

Quelques minutes plus tard, il arriva au siège de l'une de ses sociétés, les mains dans les poches.

— Ma petite entreprise, chantonnait-il, ne connaît pas la crise.

Après son entrée remarquée dans le hall d'accueil, Trevor prit l'ascenseur pour atteindre l'étage de direction, puis entra dans son bureau, où la partie gauche était pleine d'une montagne de dossiers en tout genre, et la partie droite propre comme un sou neuf. Il se munit d'un stylo bille qui traînait dans un tiroir, puis le glissa sur son oreille.

Il traversa ensuite le couloir, prit à droite, puis à gauche et entra dans une salle sans même prendre le soin de toquer.

— Salut à tous.

— Bonjour, Monsieur Payre. On vous attendait, indiqua le plus proche, à sa droite.

— Oh, ce n'était pas la peine, vous pouviez vous amuser sans moi. Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ? demanda-t-il en s'asseyant sur le siège en face de lui.

— D'abord, il serait bon de régler une bonne fois pour toutes la question des salaires de nos employés.

— Lesquels ?

— Eh bien, ceux qui travaillent ici. Voici le dossier complet...

— Merci, j’avais justement besoin d’un bout de papier.

Trevor prit la première feuille, en arracha un large morceau et mit le reste à l’écart.

— Bon, combien veulent-ils ?

— Une hausse d’au moins dix pourcents, Monsieur le Directeur, expliqua le premier de gauche.

— Ils sont fous ! s’insurgea celui de droite.

— Vous, je vous aime bien, lui répondit Trevor. On ne va pas recommencer, Messieurs. Proposez une hausse de trois pourcents. Négociez avec leur syndicat, et ne montez pas plus haut que sept pourcents. Voilà... dit-il en notant. Ça, c’est fait. Ensuite ?

— Il y a des réparations importantes à faire au niveau de la succursale de Poitiers.

— Appel d’offre, puis réparation. Encore ?

— Il reste quelques questions administratives...

— Hum... Débrouillez-vous. Vous êtes tous des grands garçons, hein ? Je dois y aller. Le premier que j’attrape en train d’essayer de piquer dans la caisse, qu’il se considère à la porte, avant de recevoir une belle lettre de comparution au tribunal. Merci à vous, au revoir.

Il prit son dossier sous le bras, et partit sans rien ajouter d’autre. Il passa dans son bureau, lança le paquet de feuilles dans le tas de pochettes déjà présentes puis voulut s’en aller. À ce moment, sa charmante secrétaire arriva, une tablette à la main, pour lui indiquer tout ce qui doit l’être.

— Bonjour Monsieur Payre, Alors, pour aujourd’hui...

— On peut discuter dehors ? J’ai besoin d’une petite pause

— Comme vous voulez.

— Prenez mes petites affaires, merci d’avance, dit-il en se dirigeant vers l’ascenseur.

Cordialement, Trevor lui tint la porte, le temps qu’elle arrive. Quelques personnes semblaient grommeler d’impatience, d’autres prenaient les escaliers, mais aucun n’osa souffler un mot de travers au gars qui est payé vingt fois plus pour en faire trente fois moins, à celui qui tient les ficelles de la bourse.

Arrivés en bas, la secrétaire donna une cigarette et un briquet à Trevor, puis commença sa petite liste.

— Alors... Vous avez un rendez-vous avec Monsieur Reiner, le directeur de la société Autotür, pour l'association avec votre entreprise de véhicules utilitaires.

— À quelle heure ?

— Il y a dix minutes.

— Vous lui direz que je suis un peu malade. Qu'il mette le dossier sur mon bureau, je le signerai. Précisez-lui de l'écrire en français, surtout. La dernière fois, avec le fournisseur textile de Shanghai, j'avais un charabia en graffitis, c'était le chaos pour trouver un interprète honnête.

— D'accord. Ensuite, il y a une association qui souhaiterait vous solliciter pour un don.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Apparemment, elle « aide les petits chats en détresse, lorsque leurs monstrueux maîtres les abandonnent ». C'est ce qui est écrit sur leur blog, en tout cas.

— Hum, les petits chats, vous dites... Donnez-leur dix mille. De même, un papier sur mon bureau pour que je le signe.

— Dix mille ? Vous êtes sûr ?

— Vous avez raison... Le paradis coûte cher, de nos jours. Mettons vingt mille. On aura l'exonération d'impôt, donc on ne dépense pas tant que ça. En même temps, je ferai un don personnel. Je ne suis pas à vingt euros près. Vous savez, chaque somme est importante.

— Hum, d'accord... Enfin, une dame âgée s'est plainte du bruit provenant de l'entrepôt de matériel de bricolage, à Aix-en-Provence.

— Euh... Je ne sais même pas où c'est. Envoyez-lui un courrier, pour lui dire qu'on lui fera installer des fenêtres insonorisées, et donnez-lui un petit truc en dédommagement.

— Un chèque ?

— Ça va pas, non !? Offrez-lui un bouquet de fleurs, avec toutes mes excuses. Elle nous fichera la paix. Bon, je commence à m'ennuyer, maintenant. Comme vous connaissez

mieux que moi mon emploi du temps, cela vous dirait-il de faire cette journée avec moi, Noémie ?

— Sandrine. Comme vous voulez, Monsieur.

— Allez chercher mon attaché-case, il doit être à l'endroit où je mettrais mes jambes, si je restais dans mon bureau.

— OK.

La secrétaire partit, puis Trevor empoigna son téléphone et chercha un numéro dans son répertoire.

— Allô, Victor ? T'es occupé ?

— Oui, je n'ai pas une seule minute à moi. Je vais à une réunion, là. T'as besoin de quelque chose ?

— Juste deux secondes. D'ailleurs, tu devrais faire comme moi, de temps en temps. Lâcher la pression, rester calme, tout ça... Bref. Je ne t'ai pas promu superviseur de plusieurs entreprises pour rien. Voilà, j'ai quelques détails à régler. Avec l'entreprise en bâtiment, fais en sorte de faire une offre à ma société de textiles, ici. Je signerai le devis. Ensuite, il faut que tu me réduises les budgets quelque part, j'ai vingt mille euros à éponger.

— Légal ?

— Bien sûr. Vois avec les frais optionnels que tu as sous la main, et vire-moi ça. Ensuite, il faudra que tu licencies une paire de salariés. Qu'est-ce qui rapporte le moins, de ton côté ?

— Pour l'instant... J'ai pas le temps, mais je regarderai après ma réunion, et je te rappelle.

— Ça marche. Pendant ce temps, je vais bidouiller dans la liste des salariés en textile, pour alléger le bazar. Merci, à toute.

— À toute.

La secrétaire arriva peu après, avec la petite valise en cuir. Elle semblait s'être remaquillée pendant sa brève absence.

— Voilà, dit-elle, mais elle me semble étonnamment légère. On ne vous aurait pas volé des documents importants ?

— Non, elle me sert pour ranger mon sandwich et ma boisson, pendant mes déplacements. J'aime bien manger sur le pouce, et vous ?

— Oui, ça peut m'arriver.

— Excusez-moi, j'ai un coup de fil à passer.

Trevor tapota de nouveau sur son téléphone, puis sembla plus sérieux.

— Bonjour Henri. Comment vont mes actions ?

— Bonjour, Trev'. Dans l'ensemble, on s'en sort plutôt bien. Je joue un peu, histoire de gagner quelques ronds, mais je suis calme.

— Je n'ai pas perdu d'argent ?

— Non, c'est à peu près neutre-positif. Tu perds un peu d'un côté, tu gagnes un peu de l'autre, ça s'équilibre, ça fluctue.

— OK. Alors... Achète pour dix millions d'actions au tiers du bas de l'élastique, et vends un peu du côté textile.

— D'accord. J'achète quoi ?

— Comme tu veux ? Prends deux valeurs à peu près sûres et une base risquée. Je te rappelle, salut.

— Bye.

— Alors, Noémie...

— Sandrine.

— Sandrine. J'ai une réunion quelque part ?

— Un instant... Oui, au siège social de votre chaîne de restauration, à...

— C'est bon, je sais où c'est, à une soixantaine de kilomètres. On y va ?

— Je vous suis...

Ils partirent au parking souterrain du bâtiment, où Horace, le chauffeur de Trevor, dormait dans la voiture en l'attente d'un voyage. Le patron toqua sur la vitre avant, puis les portes furent déverrouillées.

Le trentenaire invita la secrétaire à monter à l'arrière sans manquer au fantasme habituel, dans ce genre de situation.

— *Non, on reste pro !* pensa-t-il.

— Ah, Monsieur ne s'embête pas ! s'exclama le chauffeur. À peine dix heures et déjà...

— La ferme, si tu veux garder ton poste ! chuchota bruyamment Trevor à l'oreille de son employé.

— Bien, Monsieur. Bonjour, Madame.

— Bonjour, lui répondit-elle.

— Alors : Horace, Sandrine, dit Trevor en les désignant. Sandrine, Horace. Voilà.

— Enchanté, Sandrine. Où va-t-on ?

— Au siège social de McPayre... dit-il avant d'écrire sur un morceau de papier. À cette adresse.

— Ça roule, Raoul. En route... Charlotte, fit Horace.

— *Et merde. Soixante kilomètres de trique à contenir...* soupira Trevor.

Ainsi, les trois s'en allèrent vers l'adresse indiquée, pour la réunion « importante » de Trevor Payre. Durant le trajet, ce dernier n'avait de cesse de laisser glisser brièvement son regard vers les jambes croisées de sa secrétaire, à la mini-jupe raccourcie par la position assise et qui ne semblait demander qu'à être plissée.

— *C'est tentant... Mais si elle ne veut pas, je suis bon pour un harcèlement sexuel*, pensa-t-il. *En même temps...* continua-t-il en louchant sur les genoux de Sandrine. *Pour éviter la possibilité du harcèlement, je devrais la virer, mais là, c'est « licenciement abusif ».*

Le trentenaire devint perceptiblement nerveux, sous le regard presque parieur du chauffeur et celui de la secrétaire, désabusée et presque amusée.

— Est-ce que je peux vous p'loter, euh... vous poser une question un peu indiscreète, Sandrine ?

— Hum, si elle n'est pas trop osée, demandez toujours. On verra bien.

— Horace, conversation privée.

— À vos ordres, très cher ! sourit-il.

Aussitôt, le chauffeur appuya sur un bouton à proximité du frein à main, et une vitre teintée isola les deux passagers arrière du conducteur, en ajoutant une relative insonorisation.

— Hum... et si nous faisons un peu connaissance ? Il n'y a généralement que du positif à connaître notre interlocuteur, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, c'est vrai. Alors, votre question ?

— Vous êtes mariée ? Des enfants ? Un petit chien qui pisse sur le coussin du fauteuil ?

— Je ne suis pas mariée, non. Je n'ai pas d'enfant, parce que je pense beaucoup à mon travail, trop peut-être. Mais j'ai deux neveux et trois nièces. Pas d'animal, ça demande beaucoup trop d'investissements.

— *Parfait, parfait...* songea Trevor. Vous savez, ce n'est pas forcément une bonne idée que de n'entretenir qu'une vie professionnelle. Il faut penser à soi, également.

— C'est un point de vue qui se défend. Disons que je n'ai pas trouvé mon prince charmant.

— *Et ce n'est pas avec moi que tu vas le trouver, ma grande,* ricana-t-il. Bah, chaque personne a son âme-sœur, il paraît.

— Vous croyez à ces choses-là, vous ?

— Non, mais je n'allais pas vous dire que vous deviendrez vieille fille avec un compte en banque chargé d'un pécule inutile et que vous finirez vos jours en étant oubliée de tous sans avoir eu de réels plaisirs parce que vous étiez trop occupée à organiser toutes les choses que j'essaie d'éviter autant que je le peux.

— Hum... Restons-en aux âmes-sœurs, alors... répondit-elle, gênée.

— Vous finirez peut-être névropathe et dépressive à cause de tout ce stress qui...

— S'il vous plaît, contentons-nous des âmes-sœurs.

— Bien. Vous y croyez ?

— Je ne sais pas. J'en attends la preuve, dirons-nous.

— Ma foi, j'ignorais que Saint Thomas portait aussi bien la mini-jupe.

— Ha, ha ! Un peu d'humour ! sourit-elle.

— *Femme qui rit...* pensa-t-il. Mais aussi qu'il avait une aussi attrayante paire de...

— Et vous ? l'interrompit-elle. Vous êtes marié ?

— Pas du tout. Je suis un carriériste pur et dur. Je ne pense qu'à la croissance de mes entreprises, et donc de mon capital personnel. Je suis des plus travailleurs, et en permanence en

réflexion sur ma situation économique : réduction des dépenses par-ci, une poignée de bénéfiques par-là, un achat d'un côté, une vente de l'autre, et cætera... Le tout dans un équilibre positif qui alourdit ma besace à chaque instant.

— Et en dehors de l'argent ?

— Je... Hum, je crois que ma vie toute entière se résume au Graal de mon père, l'argent.

— Pas d'amour, pas d'ami ?

— Mes amours sont des papillons éphémères. À peine ai-je le temps de regarder en arrière qu'il est déjà temps de sonner le glas, et à première vue, je n'ai pas d'ami qui ne me rapporte rien.

— Vous voulez dire que s'ils ne vous faisaient pas gagner d'argent, vous ne les compteriez pas parmi vos amis ?

— Ah, mais ce ne sont pas de réels amis, ce sont plutôt des relations professionnelles. Je m'entends bien avec chacun, ce n'est pas pour autant que je leur filerais un rein, ou leur tiendrais la main sur leur lit de mort...

— Vous devez être bien malheureux, alors.

— Non, je n'en ai pas le temps. Comme l'on dit, le temps est de l'argent. Pour moi, ce ne peut être autre chose. Et pourtant j'avoue me sentir bien seul, parfois...

En même temps que Trevor vomissait sa jérémiade presque larmoyante, Sandrine caressa son épaule d'une douce main compatissante.

— N'êtes-vous pas assez riche pour vous poser, loin du besoin et des soucis administratifs ?

— Si, bien sûr. Et même plutôt dix fois qu'une, mais sans l'excitation des aléas économiques, sans le soutien de mes employés, sans la grande famille des entreprises Trevor Payre, ma vie serait aussi remplie que le néant de l'inutilité.

— Et quand vous serez vieux, et tout ridé, qu'est-ce que vous ferez ?

— Hum... Avant de mourir, je donnerai tout au premier péquin que je croiserai dans une rue aussi quelconque que lui, et je rendrai visite à la très vieille fille que vous serez... se

résigna-t-il, avec une ébauche de sourire.

Sans le vouloir, la mesquinerie de Trevor pour adoucir son interlocutrice lui ouvrait un peu les yeux. Il n'était pas vraiment sincère, et pourtant, ce qu'il venait de dire n'était pas totalement un tissu de mensonges. Cependant, ce ne fut que provisoire, le temps d'un songe qui se dissipa bien vite.

— Hé ! Un instant, dit-il en prenant son téléphone. Excusez, il faut que j'appelle quelqu'un.

— Faites donc.

Sans attendre, il appela Henri, son correspondant boursier, en espérant recevoir quelques bonnes nouvelles.

— Allô ? Oui, alors, ça dit quoi ?

— Pour l'instant, c'est pas mal. Tes actions en textile ont baissé, étant donné que la nouvelle de ta vente s'est ébruitée, mais j'ai pris des actions sur...

— Je m'en moque, je te fais confiance. Au sujet du textile, attends un peu, et quand le niveau est convenable, tu rachètes tout ce que tu peux, avant que les prix soient trop élevés. Vois pour acheter chez la concurrence, aussi.

— Combien ?

— Si tu peux, suffisamment pour être actionnaire majoritaire. Sinon, prends juste une part de gâteau, ça servira d'investissement pour notre côté.

— OK, no problemo. C'est tout ce que tu voulais ?

— Ouais. À plus.

— Allez, salut.

— Et maintenant, un bref appel et je suis de nouveau à vous... Allô ? C'est encore moi. Tu as trouvé une éponge ?

— C'est réglé, comme tu voulais. Par contre, si ça pouvait n'être que du provisoire, ça m'arrangerait.

— T'inquiète, je verrai. Sandrine, notez-moi un petit mot.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle en prenant sa tablette.

— Notez : Trouvez des stagiaires... Victor, t'as joué sur quoi ?

— Principalement, des employés de base, un peu de chaque côté, pourquoi ?

— Tu m’enverras la liste des cibles pas SMS, je m’en occuperai.

— D’accord. Je ferai ça.

— Notez, Sandrine. « Régler souci avec Victor ».

— Hum... voilà, c’est fait, confirma-t-elle.

— Bon allez, mon pote, je te laisse, j’ai du boulot, conclut Trevor.

— Salut, Trevor.

— Voilà. Maintenant que je n’ai plus de réelles urgences, nous pouvons copu... continuer. Vous avez des loisirs, dans la vie ? Il faut bien occuper votre temps libre, non ?

— Euh... J’aime le yoga, la natation, la littérature et il m’arrive de sortir, le week-end, quand je suis libre.

— Eh bien, vous voyez que vous avez une vie sociale ! taquina le trentenaire, en bousculant amicalement l’épaule de Sandrine.

— Oui ! rougit-elle. Et vous, il vous arrive de prendre de votre argent, de votre temps, pour vous occuper ?

— Pratiquement tous les soirs.

Trevor toqua sur la vitre teintée, qui s’abaissa presque immédiatement.

— Oui, Trevor ?

— On arrive bientôt ?

— Dans quelques minutes à peine. La « discussion » était intéressante ? pouffa-t-il.

— Mais absolument ! J’adore discuter avec mes collaborateurs.

— Surtout celles qui font luire les yeux, hein !?

— Je ne comprends pas bien. Bref, amène-nous à l’endroit voulu.